

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

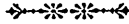
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

MIRACLES



Par la grâce de Dieu nous possédons la foi, mais nous éprouvons un tel attrait pour le merveilleux qu'il vous serait difficile de rester indifférent à l'annonce d'un miracle. Qui ne se rend à un sanctuaire célèbre sans espérer d'être le témoin ému d'un fait merveilleux, manifestation éclatante de la puissance divine.—St-Augustin nous fait remarquer, avec grande raison, que ce désir n'est guère légitime. Nous sommes surpris en lisant le récit évangélique qui relate la Multiplication des pains, et nous ne songeons pas à admirer la Providence qui, chaque jour, donne aux millions d'hommes qui habitent la terre la nourriture dont ils ont besoin. C'est pour eux que la terre se repose l'hiver, se préparant par ce long sommeil à l'activité du printemps; pour eux aussi le soleil se lève radieux ou se couche derrière le rideau des nuages, pour eux le grain porte cent pour un.

Vous vous demandez où je veux en venir. Le temps des vacances me laisse quelques loisirs, aussi j'aime à jeter un regard sur le passé pour me rendre compte des marques sensibles que la Providence ne cesse de donner à nos œuvres. Durant l'année, est-ce habitude de recevoir chaque jour ses bienfaits, est-ce préoccupation trop grande? je l'ignore, toujours est-il, qu'à ma grande confusion, je réfléchis peu : je reçois, je remercie et cela me suffit. Mais comme il est doux, comme il est rassurant aussi de se recueillir un instant pour se mettre en présence des besoins de tant de pauvres, songer ensuite que ces intérêts sont entre nos faibles mains et se tourner vers Dieu pour le remercier, en constatant qu'à chaque jour il a bien voulu envoyer le pain nécessaire.

Au point de vue humain, agir de la sorte est déraisonner. A toute entreprise il faut des capitaux, l'on

pense ensuite à faire le bien : dans les œuvres de Dieu on cherche d'abord la misère, ou plutôt on l'accueille, et c'est alors que Dieu agit.

Proposez au plus intelligent des hommes d'affaires de veiller aux besoins de nos 300 enfants, mettez-lui entre les mains le soin de diriger une maison devenue importante, c'est-à-dire coûteuse. Il ne reculera pas devant l'entreprise, mais demandera d'abord quelles sont les ressources, revenus ou fondations. Les seules ressources venant de la Providence, il ne sera pas longtemps avant de remettre l'entreprise à plus fin que lui.

Voilà pourtant la situation de bien des œuvres charitables, et la nôtre est de ce nombre. Est-ce exagération de ma part de trouver miraculeux la vie d'une institution qui exige des milliers de piastres par année et qui depuis le premier sou dépend de la bonté de Dieu ? Demandez-moi comment cela se fait, je serai fort embarrassé pour vous répondre ; mais après cela vous comprendrez avec quel plaisir j'écris ces lignes. Ce n'est pas trop d'une fois par an pour exprimer dans cette Revue cette reconnaissance qui déborde de nos cœurs.—Le miracle est la marque de Dieu en faveur d'une œuvre : cette marque nous a été donnée jusqu'à ce jour.

Comment après cela ne pas aimer les pauvres. C'est en leur faveur que Dieu multiplie les prodiges, c'est pour eux qu'il affirme sa puissance, et sa bonté consent à se manifester dans tout son éclat pour subvenir à leurs besoins.

Comment ne pas admirer les merveilles de la charité dans les cœurs chrétiens. Que de sacrifices ne représentent pas ces maisons qui servent de refuge aux pauvres, ces habits qui les couvrent, cette nourriture qui les soutient. Si Dieu est bon, il sait communiquer sa bonté à d'autres lui-même et ce ne n'est pas là un miracle de moindre importance, quand on connaît le désir de possé-

der qui nous est naturel A ces cœurs généreux l'expression de notre reconnaissance et à Dieu tout honneur et toute gloire.

A. NUNESVAIS.

Prêtre de la Cong. des FF. de St Vincent de Paul.

FIN D'ANNÉE

Avec ce numéro nous achevons notre [quatrième année. Nos remerciements à tous nos abonnés qui se sont toujours montrés nos amis et les bienfaiteurs de notre œuvre. Nous sommes heureux de constater que, pour notre part, nous avons contribué à répandre une lecture saine et instructive ; cette Revue nous a été aussi d'un grand secours pour intéresser le dévouement chrétien en faveur des enfants pauvres. Nous demandons à tous nos lecteurs de travailler à propager cette Revue ; ils contribueront ainsi à procurer ce double bienfait.

LE DÉSIR DU PAUVRE



Oui, il manquait quelque chose au pauvre [vieux que l'on appelait le père François. Vous n'en serez pas surpris, quand vous saurez qu'il ne possédait rien, rien du tout : il n'avait donc que l'embarras du choix pour fixer ses rêves d'avenir. Vous pourriez pourtant chercher longtemps avant de trouver ce qu'il voulait.

La liberté était son seul trésor, pour elle il avait sacrifié le repos de l'hospice : comme le loup de la fable, il préférait vivre au bois que de porter le collier. Il trouvait asile à droite ou à gauche, dans quelque maison charitable où il ne gênait personne, rentrant de bonne heure mais partant aussi de bon matin. Il marchait sur la pointe du pied, prenait garde de tousser trop fort. C'était son idée, il avait peur de gêner. Dans les rues il n'osait marcher sur les trottoirs dans la crainte de

déranger le monde, il avait même contracté la manie d'aller une épaule en avant, habitué qu'il était à s'effacer sans cesse. Dans l'église on ne lui connaissait qu'une place, la plus rapprochée de la porte : il ne manquait à son habitude que les jours de communion, et encore se présentait-il le dernier à la sainte Table. Il aurait été désolé de faire attendre celui qui serait venu après lui.

Son règlement manquait certainement de régularité : ses repas étaient toujours problématiques et le menu régulièrement improvisé. Ce n'était pourtant pas là sa souffrance : les cœurs charitables ne manquent pas et le morceau de pain venait toujours à point.

Le père François aurait été heureux, ne vous déplaît. Il avait tout à souhait. le vivre, le coucher, le bon air des rues, le soleil et la pluie du bon Dieu, et surtout, il jouissait de ces biens sans trop déranger son prochain. Il y avait cependant un point noir dans ce ciel sans nuage. A certains jours le vieux mendiant paraissait soucieux, il oubliait même de se ranger en croisant les promeneurs.

Qu'avait-il ? je préfère vous le dire : vous chercheriez inutilement. Oui, il était triste, car il prévoyait qu'un jour ou l'autre il serait bien obligé d'embarrasser quelqu'un. Les forces s'usent vite à courir les rues par tous les temps, et le morceau de pain de la charité aide à ne pas mourir, mais soutient médiocrement. Il se voyait obligé de s'arrêter : adieu les promenades matinales qui débarrassaient au plus vite ses hôtes pourtant généreux. On serait bien obligé alors de s'occuper de lui. Remarquez qu'il ne craignait pas d'être délaissé sur son grabat, cette pensée l'aurait rassuré, mais il ne pouvait se faire à l'idée de déranger tant de bon monde pour lui qui en valait si peu la peine.

Il lui fallut le grand air pour dissiper cette obsession, d'autant plus qu'il n'était pas bien : la tête était lourde, les yeux se voilaient par moment, le pas était traînant.

.....
Sur le trottoir, un vieillard vient de tomber. Une première fois il a tenté de continuer sa route, mais la congestion l'a finalement écrasé. Ses cheveux blancs semblent se dresser plus raides sur cette tête amaigrie, les

yeux injectés de sang ont déjà la fixité de la mort, la bouche édentée s'entrouvre convulsivement.—Par un de ces hasards qu'il faut appeler providentiel, un prêtre vient à passer et donne une dernière absolution au moribond. Le médecin constate qu'il n'y a rien à faire, et après dix minutes de maladie le père François venait d'expirer en pleine rue.

Un Hospice lui ouvrit ses portes, lui épargnant le pêle-mêle de la morgue. Au lieu de fosse commune, il eut son coin de terre à lui. Jusqu'au bout il devait être exaucé.. il n'avait dérangé personne.

ALEXANDRE LECLERC

VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite et Fin.)

“ Citoyen Vermorel ! pas de faiblesse, finissons-en ! ”
Ce cri poussé par la foule, fit évanouir tout le courage de celui qui voulait disputer les victimes à leurs bourreaux. De toutes parts on entend des cris réclamant la mort immédiate des otages. Il y avait là un enclos pouvant tenir 500 à 600 personnes, on y introduit les victimes. “ Un colonel ouvrait la marche : elle était fermée par un officier qui portait la pointe de son épée dans les reins des malheureux prisonniers. ... Un brigadier d'artillerie, d'une taille et d'une force extraordinaire se tenait sur la porte, et assénait à chaque condamné un coup de son redoutable poignet. ”

La foule se précipita à la suite des otages. Il y avait au fond du terrain un mur haut de trente pieds environ et à quelque distance de ce mur élevé, un autre beaucoup plus bas formant avec le premier une sorte de couloir à ciel ouvert. Ce fut l'endroit choisi par les meurtriers. Les otages furent mis à mort trois ou quatre d'abord, puis un à un. Deux cents à deux cent cinquante assassins se chargèrent de cette triste besogne, se pressant les uns sur les autres pour atteindre plus sûrement le but. “ Les martyrs, dit l'acte d'accusation, avaient la douleur

d'assister aux convulsions et à l'agonie de leurs devanciers dans la mort. Quelques-uns étaient couverts du sang de leurs compagnons, avant d'entrer dans le terrain. —Le massacre dura vingt-cinq minutes.

Un témoin de cette boucherie hideuse nous a gardé de précieux souvenirs sur le P. Planchat. " Il n'était pas très éloigné du mur qui longe la rue du Borrégo. Il était en soutane et portait la barbe. Parmi les victimes, c'était un de ceux qui excitaient le plus la commisération des honnêtes gens mêlés à la foule, qui était hissée sur le mur... Le P. Planchat avait déjà reçu 7 ou 8 balles. A genoux, dans l'attitude de la prière, à chaque balle il s'affaissait, puis se relevait. Un officier de Garibaldiens s'était avancé jusqu'auprès des victimes. Le Père Planchat instinctivement s'accrocha à lui pour se maintenir. Le misérable se mit à le frapper de coups de sabre. Bien des gens étaient indignés. "Comme il doit souffrir ce prêtre. Et ce bandit s'il pouvait être atteint à son tour!" Une dernière balle vint frapper le Père Planchat au front. " Je le vois encore, dit le témoin que nous avons entendu, je le vois levant les yeux au ciel, joignant les mains et tombant sur le côté!"

Quelques instants après, le Garibaldien pousse un cri, met sa main à la tête et s'affaisse. Il était frappé à son tour d'une balle destinée à ceux qu'il voulait assassiner.

Les cadavres restèrent pêle-mêle jusqu'au lendemain samedi. Alors on les jeta en désordre dans une fosse creusée à l'endroit même de l'exécution. Avant de se débarrasser de leurs victimes, ces sauvages les dépouillèrent de tout ce qu'ils purent trouver.

Le lundi 29, les corps furent retirés de cette fosse, les parents et amis purent les emporter. Le Père Planchat fut reconnu par les pauvres femmes et les enfants qui entouraient le caveau. Il était mort les yeux levés vers le ciel. Sa tête avait été broyée à la partie postérieure, ses yeux étaient ouverts.

Le corps enseveli d'abord dans le cimetière commun fut transporté à la Maison-Mère des Frères de St. Vincent de Paul et placé dans la chapelle de Notre-Dame de la Salette. C'est auprès de cette précieuse relique que ses frères en religion viennent puiser cette charité ardente

pour les pauvres, charité qui doit être le caractère spécial de leur vie apostolique.

Cette année, l'officialité de Paris vient de terminer les travaux préparatoires à l'introduction de la cause du Père Planchat en cour de Rome. Bientôt nous pourrions saluer du titre de *Vénérable* ce serviteur de Dieu et de ses privilégiés, les pauvres, en attendant que son culte approuvé par l'Église, nous puissions l'invoquer publiquement comme le modèle et le protecteur de tous ceux qui ayant compris le *Misereor super turbam* consacreront leur vie à ce peuple dont le Père Planchat a été le prêtre.

RECOMMANDATIONS

Dorénavant nous ne nous contenterons pas de recommander à nos enfants les intentions de prières qui nous sont communiquées, nous les déposerons à l'autel de Saint Antoine, invitant ainsi toutes les personnes qui viennent prier dans notre chapelle d'unir leurs instances à celles de nos enfants.

Les recommandations qui auront pour objet la conversion des pécheurs seront déposées à l'autel de Notre-Dame de la Salette. C'est sous ce vocable de Notre-Dame de la Salette, réconciatrice des pécheurs que la Très Sainte Vierge se plaît à être invoquée pour obtenir de Dieu le retour des âmes égarées. Chaque jour des prières spéciales seront faites devant la statue de la Ste Vierge pour les personnes recommandées.



APRÈS LA BATAILLE (1)

UN BLESSÉ

Si je pouvais enfin me lever ! vain effort !
Ah ! ce qu'ils m'ont mis là, je le sens, c'est la mort.
Au cœur un poids m'étouffe et la fièvre m'altère.
Viendront-ils ? Comme elle est dure et froide la terre !
Au loin le canon gronde. oh ! qu'ont-ils fait là-bas ?
Ils sont vainqueurs peut-être. et je ne le sais pas !

UN CHŒUR D'ANGES

Le vent qui traverse la plaine
A du poison dans son haleine.
Et du fond de l'immense arène
Montent des plaintes et des cris.
Sur le sol gisent les débris
D'un gigantesque sacrifice.
Ah ! quel souffle a passé dans l'air ?
Du Seigneur est-ce la justice ?
Est-ce la haine de l'enfer ?

LE BLESSÉ

Que je souffre, mon Dieu ! mon sein brûle. . . . oh ! la guerre !
Quoi ! mourir sans secours ! mourir ici ! ma mère !
Tu partirais, je crois, sans attendre un instant,
Mère, si tu savais qu'il est là, ton enfant.

LES ANGES

Restons, car on souffre où nous sommes,
O lieu funeste, horrible champ !
Ses moissons sont des membres d'hommes
Et son fleuve coule du sang.
Des frissons, des luttes étranges
Au fond s'agitent par instants,
Et la sérénité des anges
Se troublerait en les voyant.—

LE BLESSÉ

Oh ! tu me guérirais ! que n'as-tu pu me suivre ?
Mourir à vingt-cinq ans ! j'aurais tant voulu vivre !
Vous qui, par charité, relevez les mourants,
Emportez-moi. je souffre. est-ce vous que j'entends !

(1) Cette poésie, bien qu'ancienne, est de circonstance au moment où le sang coule dans le sud de l'Afrique et sur les plages de la Chine.

LES ANGES

Descendons, soulageons leur peine ;
Faisons monter tous les soupirs.
De ces mourants brisons la chaîne ;
Sous les monceaux de chair humaine
Cherchons les âmes des martyrs.

LE BLESSÉ

Un peu d'eau... J'ai bien soif ! un lit... tout m'abandonne.
Il faut mourir ici... mourir !... ô mon Yvonne !
Sur le bord du chemin tu m'attendras longtemps...
Et nous aurions été dans cinq mois si contents !
L'autre jour en tremblant tu soulevais mes armes...
Ah ! tes yeux, tes beaux yeux en verseront des larmes,
Quand tu verras mon nom dans la liste des morts,
On nous a vus partir si braves et si forts !

LES ANGES

Si la félicité passée
Pouvait lui faire illusion !
Berçons un instant sa pensée
D'une lointaine vision.

LE BLESSÉ

O ma lande fleurie, ô mes champs, mon village,
Jardin que j'ai planté plein de fleurs et d'ombrage,
Mes bœufs et mes brebis... ô le repos du soir,
Quand après la fatigue il fait si bon s'asseoir !
Les récits du foyer, les cloches du dimanche,
Dans l'église, aux grands jours, Yvonne en robe blanche,
Les compagnons joyeux et ma petite sœur
Qui d'un coquelicot me fit la croix d'honneur !
Ma vie eût été belle, et la voilà finie.
Cloches de mon pays, sonnez mon agonie...

LES ANGES

Du grand sommeil il va dormir,
A vous, Jésus, faites qu'il pense,
Et que la céleste espérance
Le console enfin de mourir !

LE BLESSÉ

Mon Dieu qui me voyez, mon Seigneur et mon maître,
A votre jugement bientôt je vais paraître.
Et je vous oubliais quand je n'ai plus que vous.
Hélas ! j'ai tant péché ! mais vous m'avez absous.

Ouvrez-moi votre sein. . . je meurs pour ma patrie !
Ma mère brûle un cierge à la Vierge Marie ;
La médaille d'Yvonne, elle est là. . . sur mon cœur . . .
Mêlez mon sang qui coule au sang de mon Sauveur.

L'ANGE DE LA FRANCE

Jéhovah ! Dieu de la victoire,
De la force unique soutien,
Vous avez couronné de gloire
Votre royaume très chrétien.
Son bras puissant, son âme fière
Étaient soumis à votre loi,
Et des anges l'armée entière
Aux cieux s'inclinaient devant moi.

Oh ! la France ! Qu'elle était belle,
Parcourant la rive infidèle
Ainsi qu'un lion qui bondit !
Semant sur les plages lointaines
Son or et le sang de ses veines
Pour le tombeau de Jésus-Christ !
Puis à l'heure de la prière,
Humble et douce comme un enfant,
Inclinant sur l'auguste pierre
Son front blessé, mais triomphant.
Par Saint Louis, je vous impløre !
Mon Dieu, qu'elle était belle encore,
Quand, se levant de ses douleurs.
Et mettant son vainqueur en fuite,
Elle s'élançait à la suite
De la Vierge de Vaucouleurs !
Par Jeanne d'Arc, pitié pour elle !
Oh ! la France ! Qu'elle était belle !
Lorsque, dans sa fidélité,
Défiant Pilate et Caïphe,
De Rome et de son roi pontife
Elle abritait la Majesté !

Jéhovah ! Dieu de la victoire,
De la force unique soutien,
Vous avez couronné de gloire
Votre royaume très chrétien.
Son bras puissant, son âme fière
Étaient soumis à votre loi,
Et des anges l'armée entière
Aux cieux s'inclinaient devant moi.

LE BLESSÉ

Où suis-je?... Ah! l'ennemi... le tambour... il s'avance!
Présent, mon général! marchons! vive la France!
Je me lève... attendez... Guillaume, gare à toi!...
Attendez... je ne puis... qui me tient?... laissez-moi!...
Mais non! je vais mourir, et c'est Dieu qui m'appelle.
Mes amis, vous prierez pour moi dans la chapelle.
Je ne vous verrai plus... ma mère... Yvonne... adieu!
Là-haut mon heure sonne, et me voici, mon Dieu!

LES ANGES

Oui, Dieu l'appelle... en sa présence
Le vaincu monte glorieux.
Que dans l'éternelle balance
Où le Ciel a pesé la France
Soit versé ce sang généreux;
Et pour qu'un rayon salulaire
La prépare à son triste sort,
Allons dire à la pauvre mère
Que peut-être son fils est mort.

MARIE JENNA.

LE PATRONAGE

Extrait du Rapport du Conseil Supérieur de Québec :

—Durant l'année 1898-99, le Patronage a reçu en moyenne 350 enfants à l'École : du reste, il est impossible d'en prendre davantage ; en raison du nombre croissant des élèves, il a fallu ajouter une classe aux six anciennes. L'enseignement est ainsi plus pratique, et chaque professeur est à même de mieux suivre les élèves qui lui sont confiés.

Près de 200 enfants ont reçu, outre le bienfait de l'instruction et les fournitures classiques, les vêtements nécessaires pour venir à l'école. On a distribué ainsi 400 paires de chaussures, 400 pantalons, 400 capots ou blouses, 350 paires de bas, 350 chemises, 400 casques ou calottes.

Quarante-trois enfants ont fait leur Première Communion : ceux qui étaient trop pauvres ont trouvé pour cette circonstance des bienfaiteurs qui se sont fait un plaisir de les habiller. Suivant la coutume, ils ont pris le nom de ces bienfaiteurs, à la Confirmation.

L'année dernière, nous annoncions l'établissement de la "Maison de Famille" pour les apprentis-orphelins. De huit que nous avons, le nombre s'est élevé à vingt. Certains travaillent, en ville, chez des patrons choisis par nous, les autres sont occupés au Patronage même. Pour ces derniers, on a établi une imprimerie assez bien installée et une petite cordonnerie. Déjà nous commençons à aménager un local avoisinant qui nous permettra de recevoir un plus grand nombre d'apprentis, le jour où Dieu nous aidera tant soit peu.

LES SUPPLICES EN CHINE

Le monde entier attend avec impatience des nouvelles au sujet des légations européennes en Chine. C'est qu'en effet la mort dans ce pays, est précédée de supplices d'une cruauté inouïe. Nos lecteurs en trouveront la preuve trop évidente dans le récit du martyr subi par le Bienheureux Marchand, à Hué, le 30 novembre 1835. (1)

M. Marchand est conduit au tribunal des supplices. Sur l'ordre du mandarin, deux bourreaux lui prennent fortement les jambes, qu'ils retiennent étendues et immobiles ; cinq autres saisissent chacun une grosse pince rougie à blanc et serrent à cinq endroits les cuisses et les jambes du patient. On entend un cri de douleur arraché à la victime, "ô Père !", et une fumée fétide s'élève des chairs brûlées sur lesquelles les fers sont maintenus jusqu'à ce qu'ils refroidissent.

Alors seulement les bourreaux lâchent prise et courent replonger dans le feu leurs tenailles pour la seconde question. Le mandarin criminel s'adresse à M. Marchand :

(1) Extrait du livre intitulé "Les Bienheureux de la société des missions étrangères et leurs compagnons, par A. Launay,

— Pourquoi, dans la religion chrétienne, arrache-t-on les yeux au moribond ?

— C'est faux ! jamais je n'ai vu faire pareille chose.

Suit une seconde torture, exécutée avec la même barbarie, et quand les fers sont froids, le magistrat pose une nouvelle question :

— Pourquoi les futurs époux se présentent-ils devant le prêtre au pied de l'autel ?

Le missionnaire rassemble ses forces et répond :

— Les époux viennent faire reconnaître et bénir leur alliance par le prêtre au milieu de l'assemblée des chrétiens.

On passe à une troisième torture qui imprime cinq nouvelles blessures ajoutées aux dix premières. Le mandarin demande :

— Ne se commet-il pas des abominations dans vos festins ?

M. Marchand d'une voix mourante répond :

— Il ne se fait aucune abomination parmi nous.

— Mais quel est donc ce pain enchanté que vous distribuez à ceux qui se sont confessés, pour qu'ils tiennent si fort à leur religion ?

Le martyr épuisé n'a pas la force de parler, et de peur qu'il ne succombe avant d'arriver au lieu de l'exécution, les bourreaux s'arrêtent. Puis, suivant l'usage, on sert un repas aux condamnés, le juge appela un de ses domestiques et lui dit :

— Demandez à M. l'Européen ce qu'il veut manger ?

— Merci, répondit M. Marchand, je ne mangerai plus rien.

Et il resta plongé dans un profond recueillement.

Après le repas, le missionnaire fut de nouveau baillonné, ce que l'on fit en lui mettant un caillou dans la bouche et par-dessus un frein en bambou solidement assujéti, ensuite il fut replacé sur le brancard.

On se dirigea, au pas de course, vers le champ d'exécution. Afin, sans doute, de terrifier davantage les fidèles, l'endroit choisi pour la mort du missionnaire était la chrétienté de Thuo-duc qui déjà avait été le théâtre de plusieurs martyrs.

L'escorte arrivée, les croix sont fixées en terre sur une seule ligne ; quatre hommes entourent M. Marchand,

l'un saisit des tenailles, l'autre tient en main un large coutelas, le troisième se prépare à compter les plaies et le quatrième à inscrire les chiffres de cette sanglante addition.

Dès que le signal de commencer l'exécution est donné, les bourreaux déchirent d'abord la peau des sourcils et la rabbattent sur les yeux, puis, avec leurs tenailles, ils saisissent les chairs de la poitrine, les coupent d'un seul coup et jettent à terre deux lambeaux sanglants d'un demi-pied de long ; un catéchiste, qui s'était placé en face du patient ne lui voit faire aucun mouvement ; les bourreaux se placent ensuite par derrière et enlèvent deux morceaux de chair ; la sainte victime s'agite et lève les yeux au ciel, comme pour demander la force d'En Haut ; les exécuteurs descendent aux gras des jambes, et deux nouveaux lambeaux tombent. A ce moment, la nature épuisée succombe, la tête du prêtre s'incline sur sa poitrine, un léger soupir s'exhale de ses lèvres, son âme était dans les cieux.

Fêtes et Pleurs

L'hiver saison de jeux pour les riches du monde,
Saison de pleurs pour l'indigent.

* * *

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes,
L'ivresse du plaisir embellit vos instants.
Et malgré les hivers vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle de printemps.

* * *

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelle femme éplorée ou bien encore, peut-être,
Un vieillard tout pâle de faim.

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur.
Ils sont là ; leur voix triste essaye une prière.
Dites, resterez-vous aussi froid que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

* *
#

Donnez, ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il vous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir.

* *
#

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : " J'ai connu la pitié de la terre,
Je puis la demander aux cieux.

ED. TURQUETY.

Le petit marchand de "Egarninas" (1)

La vie était douce et le travail léger pour Ortega, comme il l'est pour un cheval qui porte le foin odorant destiné à sa propre nourriture. Mais le garde s'était attiré l'inimitié de quelques chevriers, qui menaient leurs chèvres dans une garenne attenante aux oliviers confiés à Ortega. A plusieurs reprises ils avaient laissé pénétrer leurs bêtes dans le champ d'oliviers, au grand préjudice des semences et des arbres, si bien qu'Ortega finit par les dénoncer. C'en fut assez, mon Dieu ! pour qu'un jour, comme Ortega passait le long d'une haie, un coup de fusil tiré d'entre les buissons lui traversât la poitrine d'une balle. Oh ! de quelle mine provenait le fatal morceau de plomb qui fit du même coup un cadavre, un assassin, deux orphelins et une veuve !

(1) Chardon qui pousse dans les marais d'Espagne.

On vint avertir au village qu'un homme gisait au pied d'une haie, et bientôt le cadavre abandonné fut entouré de cet immense et unanime intérêt qui émeut l'homme et le remue jusqu'au fond des entrailles, quand il se com- met contre lui le *crime du sang*.....

On mit le mort sur un brancard, et ces mêmes Anda- lous qui pour tout l'or du monde ne se fussent pas prêtés à porter la chaise d'un riche, s'offrirent à porter la civière de la mort.

Quand on ne l'a pas vu, on ne saurait se faire une idée de la douleur immense, du désespoir de la malheureuse, qui vit passer par le seuil de sa maison le cadavre san- glant et glacé, de celui qui n'y était jamais entré que comme une protection et un appui, comme un objet de culte et de tendresse ! La veuve infortunée qui était alors nourrice, eut un épanchement de lait et ses seins tarirent. La mère et la fille périssaient : l'une des suites d'une épouvantable maladie, la seconde d'inanition.

Nous autres, habitants des villes, nous ne savons pas comment est grande et expansive la charité entre les gens de la campagne, et comme ils donnent raison à ce proverbe : *Celui qui veut fait plus que celui qui peut !* Il n'y eut pas, dans tous le village une seule mère allaitant son enfant qui ne vint nourrir la pauvre petite créature pour laquelle s'était tarie la source naturelle de la vie. L'enfant fut élevé à *petite gorgée*, suivant l'expression consacrée qui qualifie ainsi cette manière d'élever un enfant ; et comme en général, les villageoises sont saines ces nourrissons de tant demères deviennent très robustes.

C'était Miguelito que l'on voyait à toute heure, nu pieds et nu jambes (car pendant la maladie on avait tout ven- du et ils étaient réduits à la dernière misère) chargé de l'enfant qu'il avait peine à porter.

Il allait de maison et maison, dans le village ; haletant et suffoqué de chaleur en été, transi et raidi de froid en hiver, mais toujours vif et dispos, toujours doux comme un agneau et uniquement dévoué au service de sa mère et de sa petite sœur. Si dans quelques maisons on s'atten- drissait sur lui et qu'on lui donnât un morceau de pain, il le cachait et le portait à sa mère. La pauvre femme, était restée percluse, et cet enfant béni, malgré son jeune âge, était sa providence. Pour lui, il n'y avait ni jeux,

ni distractions. Il était inséparable de cette mère, de cette sœur, qui ne pouvaient ni l'une ni l'autre se suffire à elles-mêmes, Il faisait le ménage sous l'inspection de sa mère, et la nuit même, par un effort de volonté admirable, il secouait cet irrésistible sommeil de l'enfance, toutes les fois qu'il fallait promener la petite pour la faire taire.

Qu'il était doux et infatigable ! et lorsque sa mère le bénissait, cette âme douce et modeste ne comprenait pas en quoi elle avait mérité cette faveur. Ange de Dieu qui, ainsi que son Créateur, ne devait en ce monde trouver sous ses pieds que des épines !

Miguelito avait six ans. Mû par l'ardent désir de venir en aide à sa mère, et voyant d'autres petits garçons plus grands que lui, il se mit à aller cueillir des *tagarninas* dans les champs. Dès le matin, il partait et ne rentrait qu'à la nuit tombante, sans avoir rien mangé de la journée, et en guise de repos, il lui fallait aller de porte en porte, offrir sa pauvre marchandise. Mais les autres garçons plus forts que lui et qui marchaient plus vite étaient de retour avant lui, et lui avaient enlevé le peu de débit qu'avait ce légume sauvage.

“Voulez-vous des tagarninas ? demandait-il d'une voix faible, exténué par la fatigue, la faim et le froid.

—Non.”

Et le malheureux enfant se traînait à une autre porte, offrant, presque pour rien le fruit de son immense travail.

“Voulez-vous des tagarninas ?

—Non”

Et il passait, humble et résigné, à une autre porte, où l'attendait un autre non. Mais ce non paraissait n'avoir plus rien de nouveau pour lui : il y était tellement fait ! il en avait tant essuyé ! Aussi se trouvait-il bien heureux si quelqu'un venait à lui donner trois ou quatre cuartos de son panier.

Trois ou quatre cuartos pour toute une journée d'un travail acharné, dans des endroits froids et humides, d'un pareil travail, à pareil âge, et poursuivi à jeun ! Miséricorde de Dieu ! justice divine ! qu'elles seront magnifiques les compensations que tu tiens en réserve, et dont la promesse est renfermée dans les huit béatitu-

des ! O mon Dieu ! si je ne te croyais juste, je ne te croirais pas Dieu : si je ne te croyais le rémunérateur de l'innocent opprimé, je ne te croirais pas père : si je ne te croyais le vengeur du crime insolent, je ne te croirais pas le Souverain Maître et Seigneur ! Mais tu es mon père, mon Dieu, mon Seigneur, et cette sainte conviction explique tout. O les heureuses créatures, vous qui allez à la vie éternelle par le même chemin que suivit l'Homme-Dieu en ce monde : la pauvreté, la souffrance, la patience et l'abnégation ! Vous nous arrachez des larmes et vous pourriez nous dire, à nous autres riches orgueilleux et froids : Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants !

Quelquefois sa mère voulait le retenir ; car son cœur se déchirait à voir ce pauvre ange s'en aller seul, à demi vêtu, par des jours froids et pluvieux, chargé de son petit panier et croisant ses bras l'un sur l'autre pour en couvrir et réchauffer ses mains engourdis et gonflées. Les jours étaient devenus si courts ! les nuits arrivaient si vite et si froides ! Mais rien n'arrêtait le pauvre enfant ; et tout en pleurant, la malheureuse mère disait : *Sil n'y va pas, il ne mangera pas, ni la petite non plus.* Et elle le regardait partir la mort dans l'âme, et il semblait que le sang de son cœur se répandait par tous ses pores jusqu'à ce qu'elle l'eût vu rentrer avec un morceau de pain et un peu de tagarninas.

Par une froide soirée de décembre, l'*Angelus* sonna gravement, et l'enfant n'était pas revenu. Puis la cloche sonna pour les âmes du Purgatoire, et l'enfant ne paraissait pas : et la mère infirme ne pouvait sortir à la recherche de son fils chéri, de l'ange qui la nourrissait elle et sa fille, et les mortelles heures de la nuit passèrent une à une comme des spectres enveloppés dans leur noir linceul, et la mère ne mourut pas d'angoisse et de détresse, parce que l'angoisse ne tue pas, parce que l'angoisse est une terrible agonie que n'accompagne pas le repos de la mort, en cela semblable au supplice des damnés.

Et le lendemain matin, le régisseur d'un cortijo, qui passait par un sentier écarté, aperçut un enfant assis au pied d'un arbre. Il avait les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine. A côté de lui on voyait un panier de tagarninas.

Il s'approcha, l'enfant était mort, mort de froid, de besoin, de fatigue et de peur !

Ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir, c'est un fait qui est arrivé : Dieu et Seigneur ! il y a des hommes, tes enfants, ô Père ! qui, dans leur misérable orgueil, osent bien soutenir que les compensations de l'autre vie, c'est-à-dire, la récompense et le châtement, sont des inventions humaines ! peut-on imaginer une absurdité plus révoltante ! peut-on la croire et ne pas désespérer ? Seigneur ! Seigneur ! conserve-nous la foi, à nous qui l'avons, fut-ce seulement pour empêcher que la pitié ne déchire notre cœur ou que l'indignation ne l'étouffe !

Laisse-nous confiants dans cette divine parole : Celui qui pleure sera consolé !

LES RICHESSES SONT UN SUJET D'HUMILITÉ



Voici pour l'instruction du riche et pour son humiliation, comment il doit raisonner : J'ai du bien, mais dans le fond ce bien ne m'appartient pas ; ou s'il m'appartient, ce n'est qu'à des conditions que je ne me suis pas imposées moi-même, mais qui m'ont été imposées et ordonnées indépendamment de moi ; marque évidente de ma sujétion. J'ai du bien, mais Dieu en est le premier maître, le premier propriétaire, et je n'en suis proprement que l'économe, et le dispensateur : tellement que si j'en dispose, ce ne doit point être selon mon gré ni comme il me plaît, mais selon le gré de Dieu et par les ordres de Dieu. J'ai du bien, mais j'en dois rendre compte, et un compte très rigoureux : le jour viendra où je serai appelé devant le tribunal de Dieu, et où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Évangile : *Redde rationem villicationis tue*, faites voir quelle a été votre administration et comment vous vous en êtes acquitté : compte dont je ne pourrai me défendre, et qu'il me faudra nécessairement subir. Enfin j'ai du bien, mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient point de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçu : or si je l'ai reçu, pourquoi tant se glorifier, comme si je le tenais de moi-même, et que tout ce que je suis je le fusse par moi-même ? *Quid habes, quod non accepisti ?*

si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis!
Ainsi, dis-je, doit raisonner un riche, et ainsi peut-il trouver dans ses richesses de quoi l'humilier.

Mais encore ce bien qui n'est pas à lui, ou qui n'est à lui que sous certaines conditions; ce bien qu'il n'a dans les mains, que pour le dispenser et pour le partager; ce bien dont il est comptable, et dont il aura à répondre, ce bien qu'il a reçu, pour qui l'a-t-il reçu et à quoi doit-il l'employer? c'est pour les pauvres que ce bien lui est confié, et c'est à la subsistance des pauvres que Dieu l'a destiné. D'où il s'ensuit, que le riche n'est pas riche pour lui-même, mais pour les pauvres; c'est-à-dire, qu'il n'est pas riche pour satisfaire son ambition, pour contenter sa cupidité, pour entretenir son luxe, pour s'élever, pour donner; mais qu'il l'est pour subvenir aux besoins des pauvres, pour soulager les misères des pauvres, et pour fournir le pain aux pauvres et pour les nourrir. Voilà le dessein que la Providence s'est proposé; voilà les vues qu'elle a eues sur lui, et par conséquent, le bien qu'il possède, il ne le doit pas seulement regarder comme son bien, mais comme le bien du pauvre, puisqu'il en est redevable au pauvre.

BOURDALOUE.

La ville de La Charité

L IEN des touristes, voyageant dans le centre de notre France, ont eu l'occasion de s'arrêter quelques heures dans cette pittoresque petite ville de La Charité. Avec ses rues en cascade, ses vieilles maisons, sa magnifique église, son château et surtout sa belle Loire, elle attire le voyageur qui aime à revoir ces restes des anciens temps encore si bien conservés. En admirant toutes ces curiosités, plus d'un sans nul doute a demandé quelques renseignements sur l'origine de cette petite ville; son nom surtout a dû être commenté par bien des personnes.....

Il y a longtemps de cela, l'an 1000 avec ses terreurs n'était pas encore arrivé. Nos pères avaient cette foi profonde et ces désintéressements inconnus de nos jours. Dans un vieux château, au milieu de leurs nombreux vassaux, trois frères nobles et vertueux passaient leur vie à faire de bonnes œuvres. Mais Dieu avait mis dans leurs âmes le germe de plus grandes vertus encore. Il ne leur suffisait pas d'être la providence de leurs sujets : ils voulaient faire encore plus pour Celui qui a tant fait pour nous.... Un soir, au milieu du profond silence de la campagne si déserte alors, les seigneurs se trouvaient réunis dans une grande salle du château. Ils venaient ensemble de prier Dieu avant de prendre un repos bien gagné. Le froid était grand, la misère affreuse ; aussi, le cœur de ces nobles frères était doublement affligé en pensant à leur bien-être relatif au milieu de tant de malheureux.

L'aîné, après un long silence, sortant pour ainsi dire d'un beau rêve, se tourne vers ses compagnons et s'exprime en ces termes : " Il me semble, mes frères bien aimés, que Dieu enfin m'indique la voie que je dois suivre : pour cela il faut que tous les biens que nous possédons soient partagés entre les pauvres. " Puis il se tait, le regard transfiguré par le bonheur de son sacrifice.

Le second alors, prenant la parole, ajoute : " Il est bien, mes amis, de partager notre fortune, mais cela ne suffit pas ; il faut faire encore plus pour notre bon Maître et lui offrir nos humbles personnes. " Le sacrifice de ces héros ne devait pas s'arrêter là. Dieu voulait encore plus.

Le dernier se lève et, le regard au ciel, dans un élan sublime, s'écrie : " Non, ce n'est pas tout, ce n'est pas assez, jamais assez pour Celui de qui nous tenons et nos biens et nos personnes, faisons plus et donnons notre nécessaire. " D'un commun accord, ces nobles et saints jeunes gens quittent foyer, amis, patrie, tout ce qui, en un mot, retient notre cœur ici-bas. Leur départ est pleuré par tous. Petits et grands ont su apprécier les hautes vertus de ces admirables frères. Chacun se souvient d'une douleur, soit physique soit morale, adoucie, consolée par eux. Enfin les voici seuls sous l'œil de Dieu, emportant avec eux une bien légère escarcelle. Les fati-

gues du chemin leur semblent douces, car ils pensent toujours au Calvaire gravi par leur divin Maître....

Après bien des jours et des nuits, ils voient au loin devant eux un beau fleuve, qui déroule le calme ruban de ses eaux. Quelque chose de mystérieux semble les guider vers cette région si pittoresque. C'est là que Dieu leur demande de vivre pour lui dans la retraite et la prière.....

Quelques années après, tout voyageur égaré sur les bords de notre belle Loire, pouvait demeurer tranquille sur son sort.... Là-haut, dominant le fleuve, sur la colline, un modeste mais hospitalier monastère s'élevait—ayant toujours sa porte ouverte aux malheureux. Sous les habits des moines, nous n'avons nulle peine à reconnaître nos héros... A eux étaient venus se joindre quelques amis, et tous ne vivaient que pour soulager le prochain. Ils donnaient sans compter, ces amis des pauvres : sachant bien que Dieu ne voulait pas les abandonner. Leurs ressources étaient minimes : bien souvent une oraison leur tenait lieu de souper, quand les souffrants étaient nombreux, et l'infirmierie pleine. Pendant des mois, des années, par des prodiges d'économie, ils purent continuer leurs aumônes ; mais vint un temps où le dernier grain de blé fut distribué. Alors ne pouvant plus donner, leur sacrifice fut immense : pour eux la mort eut semblé douce ; mais ils ne pouvaient se résigner à voir leurs pauvres manquer de tout. Ils trouvèrent cependant la ressource suprême, la seule que nous devrions invoquer ici-bas : Ils allèrent à Dieu, non pas directement, mais par l'intermédiaire de Marie.....

Dans l'humble et modeste petite chapelle du monastère, le front courbé jusqu'aux dalles, tous les moines sont à prier. Depuis deux jours déjà, il n'y a plus rien dans les réserves et bientôt la mort viendra faucher toutes ces existences. La prière est ardente : car ce qu'ils demandent à Dieu est si important : non seulement leurs vies, mais celles de beaucoup en dépendent. Le silence est si complet que le plus faible soupir serait entendu. Cependant la porte s'ouvre, une forme svelte se glisse dans le sanctuaire ; elle semble à peine toucher le sol ; ses mouvements gracieux et doux ont une grâce exquise.

Ses beaux cheveux estompent son front de marbre, sa taille est à la fois majestueuse et élancée. Elle avance à pas lents jusqu'aux degrés de l'autel. Là, son visage se transfigure et semble porter un rayonnement du Ciel. Les moines osent à peine élever leurs regards jusqu'à elle : ils la voient cependant soulever le lourd manteau qui charge ses épaules et l'étendre près du tabernacle ; elle semble ainsi le donner en garde à Jésus... Un joyeux tintement se fait alors entendre ; tous les plis du manteau sont pleins de l'or le plus pur. Et souple et gracieuse elle repart, laissant sur son chemin comme un vague parfum d'encens, et sur son passage, tous les moines se prosternent ayant deviné le nom de leur sainte visiteuse. Au sortir de la chapelle, l'apparition, tranquille et sereine, traverse les longues voûtes où, chaque jour, prient les hôtes de cette maison. Une porte est là, ouverte aux souffrants de la terre : c'est l'infirmerie du monastère. Un vieux moine y murmure une prière : ses yeux sont clos depuis longtemps aux choses du monde ; impuissant pour d'autres services, l'aveugle prie pour ses frères en Dieu. La belle dame approche de l'humble vieillard, écoute, l'entend prier : il demande le secours de la Reine du ciel pour lui et ses compagnons. Un radieux sourire éclaire le visage de la visiteuse, et passant doucement ses mains sur les yeux éteints du bon moine : " Voyez, dit-elle, et racontez à vos amis que la Mère du Christ est venue vous visiter et vous guérir, après avoir laissé son manteau plein d'or sur l'autel de son Fils." Puis, doucement, un nuage blanc l'environne et la cache à la terre... Et depuis ce temps, " la délicieuse petite ville que nous possédons dans notre Nièvre se nomme La Charité ".

Cette vieille et pieuse légende a été recueillie dans un antique manuscrit du treizième siècle qui, par suite des hasards des guerres et des révolutions, se trouve en ce moment dans les archives d'Arras.

X...

Les Pauvres à Sainte-Anne d'Auray

Sainte-Anne d'Auray ! Sous les derniers feux du soleil qui descend lentement à l'horizon vers la grande mer, la multitude bariolée des pèlerins se précipite hors de la gare et salue de loin la patronne de la Bretagne.

J'ai à peine fait quelques pas que je tombe au milieu d'une troupe de mendiants :

—La charité à volonté—c'est leur façon de traduire notre s'il vous plaît—et la bonne S^{te} Anne vous bénira !

Les mendiants de Bretagne, comme ceux d'Espagne, ne rappellent en rien les loqueteux et vagabonds parisiens. Clients assidus de la bonne sainte Anne et de " Monsieur saint Yves béni " ils ne sont pas accourus seulement pour tendre la main, mais aussi pour prier.

Le mendiant breton n'est pas un être rejeté de la société et en révolte contre elle. Pieux et pauvres, les fils de l'Armor respectent la pauvreté.

Le " chercheur de pain " trouve dans toutes les fermes une place à table. C'est lui qui transmet aux enfants les légendes du temps passé, et qui tient les grandes personnes au courant de l'affaire Dreyfus et des événements de Chine.

Qui est-il ? d'où vient-il ? Personne ne lui demande. Il est bon chrétien et honore " Madame Sainte Anne ". Cela suffit.

Après avoir confié ma valise à un de ces étranges compagnons, je me dirige vers la basilique.

La route est encombrée de piétons et de voitures.

A quelques mètres devant moi, marche une petite vieille toute ratatinée avec deux enfants : un garçon de 13 à 14 ans et une fillette d'une dizaine d'années

—Eh bien ! la mère ? dis-je en les abordant, vous allez prier sainte Anne.

La pauvre femme levait sur moi des yeux presque éteints :

—Eh oui ! je conduis à la bonne Mère ce qui me reste ici-bas.

" Fille, femme et mère de pêcheurs, j'ai perdu tout ceux que j'aimais. La mer me les a pris. Je vais conjurer

sainte Anne de prendre mes deux petits enfants sous sa protection. Car Yves aussi sera marin, et il ira combattre les Anglais ; Marie-Yvonne, la pauvre chérie, s'il plaît à Dieu, sera femme de matelot. Puisse-t-elle ne pas augmenter le nombre des " veuves de la mer " !

A ce moment je remarque que la vieille et le petit garçon marchent nu-pieds, bien qu'ils soient proprement vêtus. Seule, la fillette a des chaussures.

Comme pour répondre à ma muette interrogation, la grand'mère me dit :

—Oh ! elle est trop délicate encore pour accomplir son pèlerinage nu-pieds !

—Tu te trompes, bonne maman, riposte gentiment la fillette, j'aurais bien fait ça pour sainte Anne.

—Voici une vieille connaissance ! s'écrie tout à coup mon mendiant commissionnaire. C'est une pèlerine. Une " pèlerine " dans le langage de l'Armor, c'est une femme qui, moyennant un modique salaire, s'engage à faire un pèlerinage pour une autre personne empêchée par la maladie ou les affaires.

La *pèlerine* est toujours une bonne chrétienne ; elle croirait commettre un péché mortel en ne se conformant pas rigoureusement aux instructions qui lui ont été données. Elle ne priera même pas pour elle ; elle s'occupera exclusivement de celui ou de ceux qui l'ont déléguée vers sainte Anne.

Les pèlerinages collectifs ont presque tous eu lieu en mai. Ces milliers de chrétiens qui s'agenouilleront cette nuit et demain dans la basilique, sont des isolés, le plus souvent des meurtris de la vie.

Ils viennent pour implorer la guérison de leurs maux, pour faire descendre la protection céleste sur des êtres chers, pour obtenir la force de supporter la souffrance physique ou morale qui les étreint. Mais pas un ne sollicitera ou la fortune ou les honneurs.

Que sainte Anne bénisse les moissons, mette des pommes dans les pommiers et apaise la fureur des flots, cela suffit au Breton. Il n'est ni avare, ni ambitieux, ni jouisseur.

La nuit arrive. Beaucoup de pèlerins se disposent à passer la nuit en prières dans la basilique ; les autres se dispersent dans les hôtels, les auberges, les champs ou les bois voisins.

Dormir sous le grand ciel bleu est un plaisir pour ces rudés fils de la mer habitués aux terribles luttes des nuits d'orage.

Quant à moi je termine ma journée comme l'ont commencée la plupart des pèlerins. Je me dirige vers la piscine et la fontaine sainte pour les ablutions.

Rien de pittoresque ni de charmant comme les groupes d'hommes et de femmes qui, fatigués d'un long voyage, plongent leurs pieds dans cette eau privilégiée, étendent leurs mains sous les jets d'eau, se baignent la figure et boivent à longs traits l'onde fraîche et bénie.

A. JANNE

Une bonne histoire

Ce n'est pas seulement à l'occasion de la messe de la Saint Hubert que les chiens entrent dans les églises. En Ecosse, il est d'usage dans les paroisses presbytériennes que les bergers assistent au prêche accompagnés de leurs chiens, lesquels se tiennent en dehors des bancs. Tout dernièrement, deux bergers écossais qui vivaient en mauvaise intelligence, assistaient à l'office du dimanche dans leur paroisse. Leurs chiens, dont l'un était un "collie" paraissaient partager les sentiments d'hostilité dont leurs propriétaires étaient animés l'un envers l'autre.

A peine le sermon commencé, ils se mirent à se regarder en grognant, puis, peu à peu excités par leurs maîtres, ils finirent par se précipiter l'un sur l'autre. Aussitôt que le combat fut engagé, tous les paroissiens qui en avaient suivi les préliminaires avec un intérêt visible, montèrent sur les bancs pour ne rien perdre des péripéties de la lutte. Ce que voyant, le pasteur presbytérien, avec son inimitable accent, leur dit : " Eh bien ! mes frères, je vois que la bataille entre les chiens vous intéresse plus que mon sermon, je finis donc... et je parie une demi-couronne sur le "collie".

La Croix.

DIVERS

Le journal *La Vérité* est rentré, le 4 août, dans sa vingtième année. Nos félicitations au vaillant directeur de ce journal. Nous formons des vœux pour qu'il défende encore longtemps les intérêts de l'Eglise.

Enfin, nous ne serons plus obligés de cacher nos fautes d'orthographe sous une large tache d'encre, selon la méthode commode trouvée par Labiche dans la *Grammaire*. Le conseil supérieur de l'Instruction publique vient d'avoir pitié des pauvres écoliers. Les noms propres prendront tout simplement la marque du pluriel, et l'on dira les *Bossuets*, Les noms étrangers reçoivent tous droit de cité et nous écrirons des tédeums. Nous ne passerons plus pour des ignorants en laissant de côté l'interminable imparfait du subjonctif après un conditionnel. Jusqu'au participe qui laissera de côté ses lois draconiennes. On parle de mettre ces réformes en vigueur.

Des retards imprévus dans la construction du Clocher de notre Chapelle nous obligent à remettre à plus tard l'envoi de la photogravure que nous avons promise.

Nos Désirés

Madame Martin qui pendant de longues années se dépensa au service de nos enfants.

Mme Vézina qui en mourant à bien voulu faire une part dans ses charités à nos enfants.

Mme Elzéar Pouliot (Fraserville).

Mme Archer.

Mme Foley.



Correspondance

Recommandations de Prières

Je viens vous demander d'être assez bon de commencer une neuvaine dans votre communauté en l'honneur de l'Enfant Jésus et de la Très Ste Vierge pour une affaire importante. Je vous promets des chaussures pour deux enfants. E. L. — J'ose vous demander une neuvaine en l'honneur de la Ste Vierge pour connaître ma vocation et que l'ouvrage ne manque pas à ma famille A. C. — Je demande le secours de vos prières et celles de vos enfants afin que je trouve de l'ouvrage. Si j'obtiens cette faveur, je promets 25cts par semaine pendant un an. J. P. — Je me suis engagé dans une nouvelle entreprise. Si je réussis je promets de vous envoyer pour le Patronage deux pour cent du profit pendant cinq ans. Faites prier vos enfants pour moi et ma famille. Un vieux Québécois. — Veuillez faire une neuvaine avec vos enfants pauvres en l'honneur de St Antoine de Padoue. Si j'obtiens ce que je demande je donnerai \$25.00 pour vos enfants. J. A. — Je me recommande aux prières de vos chers enfants pour une grâce que je désire obtenir. Si je l'obtiens je promets une aumône. M. G. — Faites prier vos petits enfants de suite afin de nous obtenir une grâce dont nous avons grandement besoin avec promesse d'une piastre si nous obtenons ce que l'on demande Mad A. R. — Une neuvaine en l'honneur de St Antoine pour obtenir une guérison. A. G. — Une dame demande des prières pour le retour de sa fille partie depuis une année et très exposée pour la vertu. Promesse au Patronage \$5.00 — Une neuvaine à Ste Anne. Je promets \$1.00 pour vos enfants pauvres si j'obtiens ce que je demande — Faites faire une neuvaine à St Antoine par vos enfants. Si j'obtiens ce que je demande je promets de vous aider. — Je viens réclamer le secours de vos prières et de celles de vos enfants pour obtenir la guérison de mes yeux après mon opération. Si j'obtiens ce que je demande, je vous promets une récompense. O. M. — C'est avec confiance que je me recommande à vos ferventes prières et à celles de vos enfants pour obtenir une place afin de pouvoir aider ma famille. Je serai reconnaissant envers vos enfants. R. L. R. — Une neuvaine s. v. p. pour une grâce particulière. L. M. — Je demande le secours de vos bonnes prières pour obtenir une grâce particulière, je vous promets une piastre pour le Clocher. Je demande aussi la conversion de mon mari et de mon fils je promets \$1.25. M. T.

Reconnaissance

Ci-inclus \$1.50 que j'avais promis pour votre œuvre si j'obtenais la guérison de grippe pour mon mari. Je m'empresse de remplir ma promesse, veuillez, s'il vous plait, faire prier vos enfants en l'honneur de St Antoine pour d'autres grâces dont j'ai besoin. Une amie de l'œuvre. — Permettez-moi quelques lignes dans vos annales pour une grande faveur obtenue par les âmes du Purgatoire avec 10 cents et aussi promesse de le faire publier dans les *Fleurs de la Charité*. Mme Després — Ci-inclus une piastre que je dois vous remettre pour vos enfants en l'honneur de St Antoine, pour faveur obtenue. *Lecteur des Fleurs de la Charité*. — Reconnaissance à St Antoine pour une faveur obtenue. Remerciements à St Antoine \$3.00. Reconnaissance à St Antoine pour faveur obtenue le 2 août 1899. A. L. — Remerciements à St Antoine \$3.00 Je remercie grandement St Antoine pour la grâce obtenue. Je vous envoie \$1.00, et je continuerai mensuellement pendant deux ans si je conserve la position que j'ai obtenue par son intercession. P. M. D. Veuillez donc avoir la bonté d'insérer dans votre revue une grâce importante obtenue par l'intercession de Jésus Hostie, Jésus de Prague, Notre-Dame, St Joseph, St Antoine de Padoue, Ste Rita de Cassia et obliger grandement. Personne reconnaissante. — Ci-inclus 50 cts en reconnaissance à St Antoine de Padoue pour une grâce obtenue; et si ma guérison est permanente je promets un pain par semaine pendant un an. T. L.

TABLE DES MATIÈRES.

A		PAGES
A la mémoire de nos bienfaiteurs défunts	64	
A table (François Coppée).....	80	
Apostolat de la souffrance.....	86	
Aux deux souris (Histoire de Noël—M. T. Joséfa).....	105	
Arbre de Noël (Gravure).....	116	
Années saintes (Les).....	131	
Auberge sanglante L'—(Ed. Ourtiac).....	245	
Allocution prononcée à notre Distribution de Prix (A. N):.	321	
Au Bagne (R. P. V. Delaporte, S. J.).....	333	
Après la bataille.....	360	
B		
Bureau des pauvres de Montréal (Le) (Raphaël Bellemare)	7	
Bons cœurs (A. Leclerc).....	134	
Bénédiction de cloche au Patronage.....	302	
Bel exemple.....	346	
Bibliographie.....	6, 29, 93, 189, 282,	350
C		
Contraste (A. Legentil).....	21	
Charité de Mgr de Cheverus.....	70	
Chacun son métier (D. Afla)	78	
Château St-Ange (Le) (L. Veillot).....	90	
Courrier Littéraire (A. N).....	87, 148	
Charité et Philanthropie (A. Nunesvais).....	161	
Coup de la grâce (P. Chamussy. Pr. S. V. de P).....	163	
Chant national catholique (R. P. V. Delaporte S. J).....	181	
Charité au XVIII ^e siècle (R. P. V. Delaporte S. J).....	203	
Courage de St François de Sales—Le (A. Beaudon).....	212	
Çà et Là.....	187, 221	
Conte de Bonhomme Jacquet (Lois de Kerval).....	277	
Charité de St Grégoire de Nysse.....	335	
D		
Désir du Pauvre (Henri Lasserre).....	119	
Dame de la charité—Les.....	209	
Devoir nouveau—Le (Frs Coppée).....	222	
Donnez et l'on vous donnera.....	342	
Divers.....	379	

E

Epilogue (P. Deroulède).....	15
Etrennes (A. Nunesvais).....	57
Ernest Hello.....	264
Encore notre clocher (A. Nunesvais)	289

F

Fausse charité (Ern. Hello).....	44
Fin d'année	355
Fêtes et Fleurs (Ed. Turquety).....	366

G

Gravure (Château et Pont St-Ange).....	77
“ (St. J. B. de la Salle).....	292
“ (St Vincent de Paul).....	336
Générosité, Délicatesse, Reconnaissance (L. de Jussieu)...	347

H

Histoire d'une pipe (A. Nunesvais).....	65
---	----

I

Instruction sans religion (L. Veuillot):.....	79
Il messied de ne songer qu'à soi (Le Semeur Vendéen)....	309

J

Jeanne d'Arc (Clovis Hughes)	240
------------------------------------	-----

L

L'“ Affaire ”.....	27
La mort du pauvre et celle du riche.....	55
Le pays funèbre (A. LeBraz	57
Le Paupérisme et le Protestantisme.....	58
La Peste.....	76
Le fleuve (Frs Coppée).....	103
Le Forum de Trajan (avec gravure).....	143
Les miracles de la charité (E. Brunetière)	125
La Croix.....	186
Les exploits d'un disciple de St Hubert [Thos de Val Robert]	199
Le Mousse	227
Ludovic [Ern. Hello]..... 16, 59, 72, 153, 182, 205, 235	
Lettre de Mgr Bégin.....	257
La Légende du brochet [Thos de Val Robert.....	270
La procession de la Fête-Dieu [Ed. Ourliac].....	273
Le Patronage d'Youville à Montréal....	278
Les nouveaux saints [Alessandro].....	293
La Charité [Massillon].....	276, 296
Le canon du Vendredi-Saint [Pierre d'Ossone].....	305

La soutane de M. le curé [A. de Gériolles].....	311
Le R. P. "Tant-Mieux" [Blanca de Los Rois]	315
Le calice de l'abbé Carton.....	326
La Société de St-Vincent de Paul à Québec.....	328
La charité et les Archevêques de Québec.....	329
Les amis du peuple.....	344
Le désir du pauvre.....	355
Le Patronage	363
Les supplices en Chine.....	364
Le petit marchand de "Tagarninas".....	367
Les richesses sont un sujet d'humilité.....	371

M

Miracle à Lourdes [Lc].....	20
Mon habit de cérémonie.....	45
Missionnaires français—Les [Abbé Gayraud].....	137
M. J. B. Thibaudeau [A. N.].....	243
M. Jos Gauvin [H. T.].....	262
Mérites et avantages de la pauvreté [R. P. Vieira].....	325
Miracles [A. Nunesvais].....	353

N

Nos ateliers [A. Nunesvais].....	1
Noces d'Or des SS. de la Charité [A. N.].....	3
Nos quêtes [A. Nunesvais].....	33
Nos échanges.....	94
Nuit de Noël à Bethléem [Souvenir d'un pèlerin] [M. de St Vital].....	101
Noël des oiseaux.....	117
Noces d'Or du Bon Pasteur.....	146
Nos étrennes.....	158
Notre Clocher [A. Nunesvais].....	193
Nouvelles des conférences.....	281
Nos défunts.....	254, 319, 379
Noblesse et vulgarité [Caballero].....	340

O

Oeuvre de Propagande.....	30
---------------------------	----

P

Petites sœurs des pauvres [Les].....	35
Photagraphe [A. Daudet].....	37
Privilèges des pauvres [Bossuet].....	141
Pensées pour l'année sainte.....	177
Pauvres à Ste Anne d'Auray [Les] [A. Janne].....	376

R

Résignation [V. Hugo].....	54
Revue du Mois	61, 92, 127
Résultats [A. Nunesvais].....	129
Rois et scrofuleux.....	349
Recommandations.....	359

S

St-Vincent de Paul recueille les enfants abandonnés [Gravure].....	9
St Vincent de Paul et les enfants trouvés.....	10
Salade de Sixte-Quint—La [Paolo Santuci].....	15
St Bruno [Gravure].....	47
St Paul et les pauvres [Bossuet].....	170
St Alphonse de Liguori, avocat.....	171

T

Tabernacles [A. Nunesvais]	225, 287
----------------------------------	----------

U

Un livre utile.....	91
Un cadeau de Notre-Dame [Dom P. Chauvin].....	260
Un harangueur.....à court [Chs Dubois].....	271
Une bonne histoire.....	378

V

Vierge à l'émeraude [La]	41
Visite de Mgr—La [Jules Sandeau].....	215
Vie d'Henri Planchat 23, 40, 67, 121, 172, 196, 231, 267, 297, 331	
Ville de la Charité [La] [X...].....	372



VIENT DE PARAITRE

Les Grandes Guérisons de Lourdes.—Un volume grand in-8° de xv-560 pages, orné de 140 similigravures dans le texte et de 24 gravures hors texte sur papier couché, par le Dr Boissarie, Paris. Prix : 10 fr. ; franco par la poste 12 francs (Librairie Douniol 29 rue Tournon, Paris.) Dépôt à Québec chez Garneau, Pruneau & Kirouack Libraires.

Depuis cinquante ans, Lourdes est devenue comme la terre classique du miracle sous toutes ses formes. Il semble que plus les écoles se multiplient qui attaquent et nient le surnaturel, plus le ciel s'acharne à en multiplier les effets, montrant par des manifestations irrécusables de sa puissance, qu'il se rit des vaines protestations de l'incrédulité aux abois.

Et voici qu'une plume autorisée, l'un des plus consciencieux représentants de la science moderne, se lève à son tour, et dans des pages d'une simplicité touchante nous donne le bilan de ses constatations médicales. Le Dr Boissarie n'admet aucune guérison qu'il n'ait vue lui-même, que de nombreux témoins n'affirment avec lui, que des sommités scientifiques n'aient étudiée, examinée sous toutes les formes.

Puis, pour communiquer à son récit déjà si émouvant par lui-même, une sorte de vie rétrospective, voici, à travers le livre, une galerie variée de portraits, de tableaux, de ces scènes uniques qui ne se voient qu'à Lourdes, parce que Lourdes a été choisie par Marie pour sa patrie adoptive et pour le théâtre de ses grâces de choix et de ses miséricordieuses bontés. Tous les miraculés, avant et après leur guérison défilent devant vos yeux. La plaie d'hier est cicatrisée aujourd'hui et tel qui débarquait mourant entre les bras habiles et vigoureux des brancardiers, s'en retourne guéri, après avoir suspendu en trophée aux grottes bénies de Massabielle, les insignes de ses infirmités et de ses douleurs. Poitrinaires, cancéreux, coxalgies, tumeurs blanches, ulcères de l'estomac, maladies des yeux, paralysie, plaies intérieures, maladies nerveuses, tous les maux qui accablent notre pauvre humanité déchue, ont trouvé à Lourdes, sous le regard de Marie, le spécifique qui les soulage et les guérit.

La constatation du miracle, telle que l'entend et la pratique le Dr Boissarie, a de quoi satisfaire les praticiens les plus exigeants et convaincre les impies qui, frappés par l'évidence, n'opposent pas à la lumière du fait accompli une orgueilleuse fin de non-recevoir.

L'histoire de Lourdes par M. Henri Lasserre est dans toutes les mains. Mais ce livre ne constitue pour ainsi dire que la préface du volume que nous annonçons. L'historien annonce l'aurore éblouissante d'un jour plus éblouissant encore. Le docteur nous montre heure par heure, pour ainsi dire, la Vierge Immaculée souriant aux pèlerins de son sanctuaire et brisant la chaîne de toutes les infirmités. " Les Grandes Guérisons de Lourdes, " si impatiemment attendues, si elles n'ajoutent rien à la gloire de Marie, expliquent merveilleusement le rôle de miséricorde et d'amour qu'elle remplit maternellement depuis un demi siècle au pied des Pyrénées.

Le Dr Boissarie a bien mérité de Notre-Dame. Notre-Dame saura bénir par ses succès qui dépassent toutes les espérances, les armes vengeresses et la plume véridique de son illustre et infatigable chevalier.

MGR LE MONSIEUR.
